

genoux, se tenait un homme brun, portant une longue barbe inculte, enveloppé dans une robe de chambre sale, déchirée, avec un petit bonnet rouge sur le haut de la tête; ses yeux étaient brillants et hagards.

—Qui êtes-vous? lui demanda le commandant.

L'homme le regarda d'un air hébété et ne répondit pas.

L'officier renouvela sa question :

—C'est... c'est le major... Greely... fit-il.

—Greely! s'écria le commandant; Greely! est-ce possible?... Est-ce vous?

—Oui, répondit l'infortuné d'une voix brisée, et haletant à chaque mot; oui, et sept de nous vivent encore... Nous sommes là... mourant en hommes... j'ai fait ce que j'ai pu... ..

Puis il rebomba épuisé.

C'était, en effet, tout ce qui restait de cette expédition; et la scène était vraiment l'image même de la misère et de la désolation. Le sol était couvert de vêtements en loques et de sacs de campement dans lesquels les malheureux venaient de passer tout leur temps d'hivernage; il n'y avait plus sous la tente d'autre nourriture que deux ou trois tasses d'une gelée noire, épaisse, répugnante, obtenue en faisant bouillir des lanières découpées dans les vêtements de peau de phoque; la gourde de caoutchouc ne contenait que deux ou trois cuillerées à thé d'eau-de-vie: c'étaient les derniers; elles s'épuisaient au moment même où le commandant était entré; évidemment, ces hommes n'avaient plus que quelques heures à vivre.

Le commandant fit aussitôt chercher des provisions à bord; entre temps on distribua aux affamés le pain et le pemmican dont on était muni; rien de plus lamentable que l'aspect de ces malheureux qui, ne pouvant se tenir debout, restaient accroupis sur les genoux et tendaient les mains d'un air suppliant pour obtenir une nouvelle distribution d'aliments! Mais on comprend avec quels ménagements il fallait procéder.

Quand ils furent un peu reconfortés, on les transporta à bord; et l'on apprit alors les souffrances inénarrables par lesquelles venaient de passer ces martyrs de la science. Dix-huit d'entre eux, sur vingt-cinq, avaient succombé; et parmi les victimes, se trouvait le seul Français de l'expédition, Pavy, dont le rôle avait été des plus actifs et le dévouement sans bornes.

Les lecteurs comprendront, sans doute, avec quelle émotion nous avons entendu retracer, par le comte de Bizemont, à la Société de Géographie, de Paris, toutes les phases de ce drame poignant, et de quels applaudissements chaleureux nous avons salué la remise de la médaille d'or au brave et vaillant brigadier-général, l'explorateur américain Greely.

ALPHONSE BURDO.

LA RUE DU FROID-MORTEL

N'ai souvenance qu'en la bonne ville de Tours, dont fut évêque le grand saint Martin, de glorieuse mémoire, est une rue étroite et moult, enfoncée entre les arcades gothiques de la vieille cathédrale et les hautes murailles du palais de l'archevêque. (*)

Or, ne sauriez croire combien en cette rue souffle un vent violent et glacé qui fait pénétrer rude froidure et maint frissons dans les membres, malgré pourpoints épais et lourds manteaux. Aussi, les joyeux étudiants de la bonne ville avaient-ils donné en un jour de liesse, à la rue où souffle ce vent, le nom de rue du Froid-Mortel.

Addoneques, ayant interrogé sur l'origine de ce vent, certain vieux et saint chanoine du chapitre de la cathédrale, qui avait étudié les us et coutumes du dit chapitre et parcouru force nombreux registres et parchemins, voici ce qu'il me dit à ce sujet :

A une époque très reculée, la vieille cathédrale et son saint chapitre étaient plongés dans un paix profonde. Bourgeois et manans, chevaliers et vassaux, se pressaient sous les voûtes saintes pour chanter les louanges du Très-Haut, tandis que les bons chanoines vivaient tranquillement au chapitre, quittant seulement leur paisible de-

(*) Actuellement la rue du Cardinal Fleury.

meure pour aller chanter nones ou matines, ou afin de se réunir pour les délibérations paroissiales et d'office.

Or, il advint qu'un jour, messire Satanus parcourant le monde, et l'on dit qu'il le fait depuis que notre mère Eve, de piteuse mémoire, eut goûté le fruit défendu avec moult imprudence et faiblesse, messire Satanus donc, s'adonna à traverser la bonne ville de Tours qui oncques ne l'avait jamais vu ni ouï; et certes, il n'était pas venu seul, car il traînait derrière lui force diables, ses capitaines (que sainte Marie la douce Vierge confonde!) et il était aussi accompagné des maux cuisants et des tourments douloureux qui affligent les pauvres mortels, tels que maladies cruelles, pestes et lèpres brûlantes, et autres calamités dont on n'avait jamais encore ouï parler; et avec lui aussi marchaient la Famine aux lèvres pâles, la Guerre, portant dans une outre sanglante les larmes des mères, et la triste Chicane.

Or, messire Satanus était grandement émerveillé, admirant quelle paix régnait en la douce ville de Tours; et il était justement à en exprimer son mécontentement à messire le Vent des Froides Tempêtes, l'un de ses plus fidèles et aimés capitaines, quand il vint à passer dans la rue dont j'ai parlé.

Or, à ce même instant, le chapitre était assemblé et les huis en étaient par hasard restés ouverts. Messire Satanus voulut voir ces pieux chanoines, que, seuls dans l'Eglise il ne connaissait point, et, prenant les devants, il ordonna à ceux de sa troupe de poursuivre leur chemin, sauf toutefois le Vent des Tempêtes, auquel il recommanda de l'attendre à la porte.

Mais, ajoutent les vieilles chroniques, tant trouva le sire cornu de résistance à vaincre, et tant maille à démêler avec les saints chanoines, que nul oncques ne le vit plus sortir depuis, et que messire le Vent des Froides Tempêtes est toujours demeuré piteusement à l'attendre sur la rue jusqu'à notre époque.

Et voilà pourquoi, en icelle, souffle encore cette brise glacée qui navre le cœur des passants.

J. Colomier

LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS



M. FRANK TESSIER

Nous avons aujourd'hui le plaisir de présenter à nos lecteurs le portrait de M. Frank Tessier, l'un de nos plus distingués compatriotes de la ville de Cohoes, N. Y.

M. Tessier est né à Verchères, P. Q., le 28 février 1848, de Pierre Tessier, cultivateur, et de dame Louise Dansereau. En 1856, il émigra aux

Etats-Unis avec ses parents, qui allèrent s'établir à Cohoes, N. Y.

Dès son arrivée en cette ville, le jeune Tessier fréquenta les écoles de district, où il se fit remarquer par son travail, son activité et ses grands talents.

Après être sorti de l'école, notre ami se révéla bientôt comme travailleur infatigable et patriote dans la force du terme. Chaque année, on le vit travailler avec un zèle ardent à réunir nos compatriotes à l'ombre de la bannière nationale. Il prit une part active à la plupart de nos Conventions, ainsi qu'à tous les autres mouvements tendant à l'avancement moral des Canadiens des Etats-Unis.

Il joignit la société Saint-Jean-Baptiste de Cohoes, dont il fut le digne président pendant quatre ans;—il en est encore actuellement président honoraire et trésorier. Inutile de dire qu'il a largement contribué au succès de cette belle association qui est aujourd'hui l'une des sociétés les plus riches et les plus prospères des Etats-Unis.

Ce qui prouve la grande popularité de M. Tessier à Cohoes, c'est qu'en 1877 il fut élu *Supervisor*, par une forte majorité, pour représenter l'un des quartiers de la ville, au conseil du comté d'Albany. Et aujourd'hui, on nous apprend qu'un grand nombre de ses amis, parmi lesquels on compte plusieurs des citoyens les plus importants de la ville de Cohoes, ont l'intention de le prier de se laisser porter candidat, aux prochaines élections, à la charge de député à la législature d'Albany.

En 1877, M. Tessier épousa Mlle Rochelle Michaud.

A MADEMOISELLE AZILDA M.....

SONNET

Puisque le ciel vous fit bonne, charmante et douce
Et que sur votre front, lys d'amour humecté,
Le flot des passions, comme un vent sur la mousse,
Glisse sans en ternir l'éclat et la beauté;

Puisque par la douleur ma pauvre âme s'émeusse;
Que je suis trop souvent d'affreux rêves hanté;
Et que sur le chemin où le destin nous pousse
Je n'ai foi maintenant qu'en votre charité.

Dites, le voulez-vous, que nous marchions ensemble,
Comme des passereaux qu'un même toit rassemble,
Heureux et souriants, et la main dans la main.

Nous mettrons en commun, âme, pensée et joie.
Et si dans l'avenir le malheur nous coudoie,
Nous saurons bien, à deux, lui barrer le chemin.

UN AMI

SAINT LOUIS ENFANT, DONNANT DES AUMONES

(Voir gravure)

Nous avons vu avant qu'il ne fût exposé, le tableau de M. Lesur, *Saint Louis enfant, distribuant des aumones*, et nous n'avions pas hésité à en préparer la gravure.

Depuis, le jury du Salon lui a accordé une médaille, enfin une bourse de voyage a été attribuée à son auteur. Nous aurions pu devancer tous ces jugements favorables en mettant plus tôt l'œuvre en lumière, nous n'en sommes pas moins heureux de n'avoir plus qu'à les sanctionner par la grande publication du *MONDE ILLUSTRÉ*.

M. Lesur n'en est qu'à son coup d'essai, car c'est le premier grand tableau qu'il met sous les yeux du public, il y a trop réussi pour ne pas en être fier. Puissent tous ces encouragements stimuler son ardeur et puisse son talent naissant tenir tout ce qu'il promet.

Celui qui bâtit sa maison avec l'argent des autres ne prospérera point.—FRANKLIN.

La nationalité n'est pas seulement dans l'originalité des mœurs et des manières, dans la langue, dans la religion; elle est encore beaucoup dans la chronique d'un peuple, dans ses légendes, dans ses traditions, ses souvenirs. Elle existe aussi dans tout ce qui le distingue. La gloire de ses hommes d'élite rejailit sur la patrie.—L. O. LETOURNEUX.